

Espace interdit
La solitude ou l'asepsie

Patrice Loubier

Numéro 65, juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loubier, P. (1996). Compte rendu de [*Espace interdit* : la solitude ou l'asepsie]. *Inter*, (65), 64–65.

Espace interdit

Guy BLACKBURN
au LIEU du 16 novembre
au 10 décembre 1995

la solitude ou l'asepsie

Parsemant le Lieu, comme envahissant l'espace, des échelles de bois fixées à l'horizontale, qui font saillie des murs. Sur les échelles, des piles de tissus dont plusieurs sont troués, brûlés — emmaillotages ou pansements qui exhiberaient eux-mêmes des plaies. Et puis de grands pans de tissu blanc qui recouvrent entièrement le sol. Pour son *Espace interdit*, l'artiste chicoutimien Guy BLACKBURN a opté pour une saturation visuelle et physique où l'élémentaire et chaude présence du vieux bois des échelles se détache contre la texture mate des linges.

Au premier abord, la blancheur des tissus, le soin avec lequel ils redéfinissent l'ambiance du lieu, l'énigmatique et insistante répétition des échelles sur les murs, et l'espèce de pureté qui se dégage d'un pareil arrangement, tout cela paraît faire allusion à quelque rituel dont manquent, assurément, les indices. Mais cette rhétorique spatiale renvoie au fond à un rituel bien contemporain, c'est-à-dire « désenchanté » (Max WEBER) ou profane, si l'on veut : une telle installation-environnement, vaguement mystérieuse, vaut ici comme l'image en négatif d'une procédure technologique (dont elle dévoile la mythologie implicite) où la présence du corps est moins signe du numineux que matière à l'« arraisonement » heideggerien et à l'analyse opérée par les sciences exactes, où l'être humain en tant que sujet sera mis entre parenthèse et son intégrité réduite le plus souvent à sa dimension biologique et organique la plus matérielle. Ainsi, l'*Espace interdit* de BLACKBURN renvoie à l'univers clinique des procédures de stérilisation qui caractérise l'hôpital moderne et, en particulier, le bloc opératoire. Les linges pliés qui forment les monticules sur les échelles sont ici une clé : il s'agit d'un tissu industriel utilisé dans les hôpitaux pour la stérilisation des outils chirurgicaux, et dans les usines comme filtre d'aération. Au-delà de l'exploitation formelle qu'en fait BLACKBURN (un leitmotiv qui ponctue l'espace de sa non-couleur), l'élément est une citation ready-made de deux univers contemporains, l'hôpital et l'usine. Les échelles participent elles aussi de cet

univers ; figées à l'horizontale, elles n'ont plus à voir avec le corps au travail, avec le déplacement énergétique et souple de l'homme qui grimpe, mais donnent plutôt l'image d'un corps objet, d'un corps gisant. Si l'échelle appuyée contre un mur est un objet léger et maniable que l'on déplace

empire sournois et invisible, que le bloc opératoire vise à suspendre, dans le temps et le lieu restreints de l'intervention. Dans l'espace interdit de BLACKBURN, comme dans l'univers chirurgical, le corps suggéré est aussi un corps repoussé, et le spectateur attiré par les matières tactiles

un corps mis à distance. C'est que l'installation implique un protocole, et que cet *Espace interdit* est à prendre au pied de la lettre : la zone qu'il circonscrit est en principe fermée à la circulation (dans les faits, l'équipe du Lieu assouplira cet interdit en permettant de franchir la zone en se déchaussant). Le spectateur est en ce sens inscrit dans le processus de signification de l'œuvre, il est lui-



avec soi, les échelles couchées de BLACKBURN s'apparentent au brancard, elles ont la fixité du corps allongé, la lourdeur et l'inertie du corps malade et alité. Par ce seul changement d'orientation, BLACKBURN réalise une métaphore efficace du corps qui, d'agent qu'il était, est devenu « patient », métaphore renforcée d'ailleurs par la nature même de l'élément : toutes ces vieilles échelles proviennent de l'usine d'Alcan à Chicoutimi, et elles ont cette richesse, ce « vécu », ce caractère affectif et pour ainsi dire empathique du bois usé.

La pureté que nous notions plus haut renvoie donc à une certaine absence : absence du corps déserté ou rendu passif par la maladie, par la mort, absence aussi de germe, de microbe, qui définit l'asepsie — cette idéale élimination de la population bactérienne omniprésente dans l'écosystème terrestre. C'est ce règne sans partage, cet



même métaphorisé comme une intrusion contaminante pour l'installation. BLACKBURN écrit à ce propos qu'« une salle d'exposition peut devenir un lieu d'expression représentant une menace pour le visiteur ou, réciproquement, le visiteur peut lui-même devenir le contaminant d'un lieu stérilisé ». D'où un curieux phénomène qui joue ici : tous ces tissus, ces draps, ces linges et le bois des échelles composent un univers éminemment tactile, et cette installation qui met le spectateur en quarantaine éveille paradoxalement son sens du toucher.

Ce parti pris d'une interdiction de circuler redouble aussi l'encombrement concret de l'espace. Avec toutes ces échelles accrochées au murs qui font irruption dans l'espace

de la galerie et qu'elles disputent pour ainsi dire au spectateur, ce qui fait signe, ce n'est pas seulement la valeur métaphorique des matières ou des éléments eux-mêmes, c'est la prise de possession et la métamorphose du lieu que BLACKBURN opère grâce à eux. Pareil effet d'obstruction (et je pense ici à l'accrochage de cintres délibérément encombrant que Man RAY avait placé à l'entrée d'une exposition de 1920, justement intitulée *Obstruction*) est d'autant plus remarquable qu'il accuse en la contrariant l'une des caractéristiques prégnantes du Lieu : avant d'être une galerie, la salle du Lieu est surtout vécue par ses usagers comme une zone de circulation. Personnel et visiteurs doivent en effet y passer constamment

pour circuler d'un bureau à l'autre, de sorte que cet espace est au moins autant vestibule que salle autonome. À la différence d'une salle d'exposition traditionnelle (ou même de tous ces lofts ou espaces désaffectés qu'on convertit en galeries mais dont l'architecture les prédestine obligamment à cette fonction), le Lieu ne garantit aucune exclusivité visuelle à l'œuvre qui s'y expose, et le fameux effet d'encadrement du « cube blanc » est ici à peu près inexistant. Les grandes fenêtres donnant sur la rue et les portes nombreuses sont autant de sources de distraction potentielles pour le visiteur, et l'œuvre qui s'y installe doit pour ainsi dire rivaliser avec elles pour s'imposer. Comme espace d'exposition, le Lieu ne

correspond nullement à l'espace clos, clinique et abstrait de la « mise en musée », mais constitue une zone proprement inconmode, ouverte aux impuretés et aux perturbations du monde réel (de là que certaines des actions les plus signifiantes qui y aient pris place aient intégré cette condition en exploitant la rue et son « réel sociologique » par le biais des fenêtres). D'où le contraste sensible qu'a créé BLACKBURN en faisant justement de son installation un « espace interdit » ; tentant au fond une ironique mise en quarantaine du Lieu, et mimant, à l'encontre du lieu d'exposition lui-même, l'illusoire asepsie habituellement imposée à l'œuvre d'art. •

Patrice LOUBIER

